

«Courir, écrire, le même élan»

Essai. En compilant ses réflexions et ses articles, le Genevois Daniel de Roulet s'interroge sur sa vocation d'écrivain.

NINA HUSKIC

e

Ecrire. Chose bien aisée en apparence, mais dont l'exercice est bien plus complexe qu'il n'y paraît. Sommes-nous tous disposés à l'écriture ou est-ce une chose innée? Mais surtout pourquoi écrivons-nous? Quelle place l'écriture a dans notre vie?

Daniel de Roulet pose ces questions à son lecteur et surtout à lui-même. A travers son essai, *Ecrire la mondialité*, cet écrivain genevois propose d'évoquer les différents points de vue qui l'ont mené, après l'architecture et l'informatique, à choisir l'écriture et à trouver sa voix.

Sonner juste

«Je savais pourquoi j'écrivais, je savais ce que je voulais écrire. C'est le plus important. Mais je n'étais pas sûr de savoir comment.» L'auteur passe ainsi par trois phases, trois étapes de sa vie, trois processus qui l'amènent à devenir l'écrivain qu'il souhaite être. La première phase, que Daniel de Roulet appelle «naïve», considère la langue comme secondaire, tant que ses histoires donnent un sens au monde. Cependant, cela ne suffit pas. Alors le déclenchement de la deuxième phase aura comme effet le besoin de refaire le tour de la littérature classique et mettra pas moins de dix ans pour s'achever par la construction d'une bibliothèque personnelle avec une fiche pour chaque livre. Cette bibliothèque a pour but non seulement de donner un cadre à l'écrivain en devenir, mais également de répondre à ses diverses questions: «Où en est la littérature aujourd'hui? Que peut-elle encore? Comment s'y prend-elle pour dire la rumeur de notre monde?» Ainsi, après un développement de techniques personnelles, la troisième étape consiste à explorer le principal outil de l'écrivain: la langue. S'appropriant les techniques de la langue pour trouver son style, son point de vue, sa voix, tel est le



Daniel de Roulet: comment dire la rumeur du monde? DR

but de cet essai qui tend à répondre à l'éternelle question: «Comment savoir si elle sonne juste?»

Une voix simple qui saisit le complexe, souvent humoristique, parfois grave et sérieuse, gravée d'expériences personnelles, voilà ce que le lecteur peut entendre en parcourant *Ecrire la mondialité*. En regardant de plus près, il se rendra compte que cet essai ressemble à un patchwork. En effet, les différents chapitres sont en réalité des discours esquissés pour l'occasion de conférences universitaires, des articles divers parus dans des journaux comme *Le Persil*, *Gazetta*, *Neue Zürcher Zeitung*, *Passage*, *Revue des archives*, *Revue des Belles-Lettres* ou encore des discours prononcés lors de l'obtention du Prix Dentan et

du Prix Alpes-Jura. Bien d'autres textes sillonnent les pages de cet essai comme celui écrit lors de la polémique autour de la création d'un institut littéraire et qui a circulé longtemps parmi les écrivains engagés pour cette cause.

Une harmonie

Simple, dites-vous? Voire simpliste? Absolument pas. Chaque chapitre de cet essai peut se lire séparément et donner au lecteur un aperçu global du sujet choisi. De même, chaque texte, bien que fait à des moments différents et pour diverses occasions, appartient à un ensemble, à un tout, donnant une harmonie toute particulière à ce minutieux travail d'artiste.

Le besoin d'un silence intime pour écrire, la connaissance de

son lectorat, la compréhension du fonctionnement du monde littéraire avec ses enjeux financiers, l'univers de la librairie, le plurilinguisme, la littérature dans la science, le rapport de l'écrivain avec l'Histoire, voilà un échantillon de thèmes qui sont traités dans cet essai pour rendre la plus juste et la plus totale esquisse de ce qu'est un écrivain moderne. Ainsi, pour Daniel de Roulet, l'auteur qui décide de créer un texte est tel un sportif se préparant à un marathon. «Pendant chaque course j'éprouve ce double mouvement: l'ivresse de la distance et le découragement devant l'ampleur du projet. Courir, écrire, c'est le même élan.»

> Daniel de Roulet, *Ecrire la mondialité*, Editions La Baconnière, 196 pp.

SUSAN MAUSHART

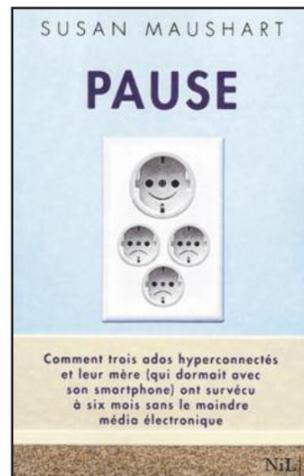
Survivre à six mois sans connection? LOL!

LISE-MARIE PILLER

Et si le monstre, aujourd'hui, n'était plus le grand méchant loup mais l'innocent smartphone posé sur la commode? Et si les portes de l'enfer avaient pour nom Facebook et Twitter? C'est sur ces questions que se penche *Pause*, sous-titre accrocheur à l'appui: «Comment trois ados hyperconnectés et leur mère (qui dormait avec son smartphone) ont survécu à six mois sans le moindre média électronique».

L'auteure, Susan Maushart, décèle un problème le jour où elle s'aperçoit que les trois statues rivées à leur écran d'ordinateur dans le salon ne sont autres que... ses enfants! Et lorsqu'elle-même est capable d'effectuer une interview via smartphone, assise sur les toilettes, elle tire la sonnette d'alarme. Aux grands maux, les grands moyens: place à ce qu'elle nomme l'Expérience. Première étape, vivre un mois sans électricité, sur le principe «jette-toi à l'eau plutôt que de te mouiller peu à peu». Puis une fois l'électricité rétablie, la famille passe à la deuxième étape: se priver de médias durant six mois. Seuls les téléphones portables basiques sont autorisés à la maison. Quant à internet, il faut partir à sa recherche au café ou chez des amis.

On pourrait attendre le pire de ce Koh Lanta numérique. Enfants se suicidant, incapables de surmonter leur désespoir, ou démenagement permanent chez des amis. Et pourtant... Et pourtant la famille prend peu à peu conscience que sans médias, on peut redécouvrir la vraie vie. Les jeux en ligne sont remplacés par les jeux de société, les conversa-



tions facebook par la lecture, la cuisine ou le saxophone.

Utopiste? Ou LOL comme diraient les geeks? Non, réaliste, car le mode d'écriture invite à croire l'auteure. Ce sont des extraits de journal de bord entrecoupés de longues réflexions personnelles, le plus souvent couplés d'études scientifiques. *Pause* s'éloigne ainsi définitivement de la catégorie ouvrages légers à laquelle faisait penser le titre. Une lecture très instructive, ouverte à tous et de bonne qualité malgré les quelques passages d'auto-apitoiement (dur, dur d'être une mère célibataire à l'approche de la ménopause). Tour à tour on éclate de rire, on fronce les sourcils, on se perd dans le vague au fil des pages, et on se rend compte que la vraie vie a du bon!

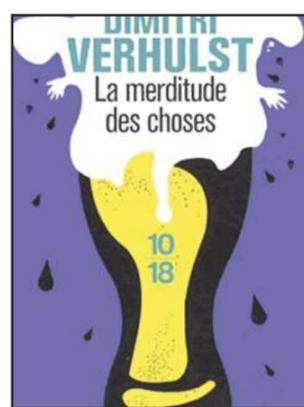
> Susan Maushart, *Pause, comment trois ados hyperconnectés et leur mère (qui dormait avec son smartphone) ont survécu à six mois sans le moindre média électronique*, Nil éditions, 364 pp.

DIMITRI VERHULST

L'enfance est un alcool fort

Chez les Verhulst, on ne vit pas, on boit, les jours passent brumeux dans le coton d'un cerveau distillé. Il n'y a qu'une misère entrecoupée de cuites toutes semblables. On boit en attendant que le cancer nous délivre et le cancer est, dans ces serments d'ivrogne, le seul à tenir parole. Véhiculé par l'éthanol et le tabac, le cancer décime l'univers des Verhulst ainsi qu'une bonne partie du village de Reetveerdegen.

Dans un roman paru chez De-noël en 2011 et réédité en poche chez 10/18, Dimitri Verhulst, auteur de 41 ans, raconte sa propre histoire: celle d'un gamin élevé par un père alcoolique, au milieu des oncles et d'une grand-mère, dont la particularité sidérante est d'être abstinent. Le père, Pie, très vite abandonné par sa femme (elle a des circonstances atténuantes), se soule tous les soirs et se réveille au terme d'un coma nocturne. Le plus extraordinaire, c'est que ces épaves, les quatre frères Verhulst, s'aiment d'un amour tendre et indéfectible. Il faut voir avec quelle détermination, Herman et Poutrel, deux des oncles, tentent de détourner le pauvre Pie de la cure de désintoxication qui se profile. Le brave Pie se désintoxiquera, survivra au sevrage pour retomber dans les filets mousseux de Pilsener dès la première sortie. Dimitri Verhulst décrit l'attente du fils qui, au cours d'une nuit sans sommeil, espère le triomphe de la sobriété. La fratrie Verhulst



sainte, pue, pisse, vomit, défèque, et pourtant, grâce aux prouesses de l'auteur, nous ne réussissons pas à la détester: elle s'étale obscène et touchante. L'humour sauve ce tableau des mœurs éthyliques. Par exemple, un malheur ne venant jamais seul, l'huissier, un habitué de la maison, vient saisir la télévision le jour où l'idole des Verhulst, Roy Orbison, fait son retour sur la scène du Coconut Groove de Los Angeles. On trouvera une télé chez des Iraniens fraîchement débarqués dans les Flandres, on leur parlera petit-nègre, on dansera sur leurs tables: «On le sentait déjà, le retour de Roy Orbison avait fait basculer l'histoire, et il ne nous restait plus qu'à nous préparer à une longue période de bonheur.» Comment l'espoir peut-il surnager dans cette merditude? JA

> Dimitri Verhulst, *La merditude des choses*, 10/18, 214 pp.

TOM LANOYE

L'adolescence sans tabou

LAURA DE COULON

Véritable figure de proue de la littérature flamande contemporaine, Tom Lanoye était pourtant relativement peu connu dans le monde francophone jusqu'à la parution en janvier 2011 aux Editions de la Différence de son roman *La langue de ma mère* (Sprakeloos en néerlandais). Homme de multiples talents, sorte d'homme-orchestre de la littérature, l'écrivain flamand a publié à ce jour une cinquantaine d'ouvrages dans sa langue maternelle que ce soient des poèmes, des romans, des essais, des critiques ou encore des pièces de théâtre. Aujourd'hui, avec la publication de son second roman, *Les Boîtes en carton*, les Editions de la Différence permettent au public francophone de découvrir le roman qui projeta Tom Lanoye parmi les grands auteurs de Flandre. «Ceci est la relation d'un amour banal et de son pouvoir dévorant. Il m'est tombé dessus au début des années septante dans la très laide ville provinciale de P. L'objet de cet amour: celui que je puis maintenant, depuis trois ans à peine, qualifier de gars parfaitement ordinaire, mais qu'avant cela j'ai appelé dans mon for intérieur de tous les noms que le monde ait ja-

mais inventés pour désigner tout ce qui est inaccessible et ardemment désiré, tout ce qui vous défie et déchire, tout ce qui est beau et dingue à la fois. Son vrai nom était Z.»

Dès le premier paragraphe du roman, le ton est donné. Tom Lanoye va parler d'amour et de désir. Oui mais cela n'est pas tout; l'auteur va également entraîner son lecteur au cœur de la Flandre de l'époque, notamment dans la ville de P. (avatar littéraire de la ville de Sint-Niklaas où l'écrivain a grandi), de «La Boîte» (ancien séminaire devenu collège de la ville de P.) et de sa famille composée d'une galerie de personnages tous plus intéressants – et drôles – les uns que les autres. Plus qu'une histoire d'amour, *Les Boîtes en carton* est d'abord un roman d'apprentissage, un roman de construction de l'individu en quelque sorte. Le lecteur assiste avec émotion à l'éveil du jeune homme qu'il soit intellectuel ou sexuel. Car, si les habitudes masturbatoires du jeune protagoniste des *Boîtes en carton* ont une place importante dans le récit, l'éveil sexuel de Tom n'est jamais traité de façon crue ou vulgaire. Tom Lanoye, par ses descriptions, ne cherche pas à choquer

mais bien à exposer le passage à l'âge adulte sans aucun tabou.

Cette absence de tabous est ce qui fait une grande partie de la force de ce roman. Ici, rien n'est passé sous silence, rien n'est tu. C'est cette honnêteté sans faille qui permet au lecteur de se sentir si proche du jeune Tom Lanoye – car c'est bien de lui dont il s'agit. Peu importe son sexe, lieu de naissance ou orientation sexuelle, le lecteur sera certain, si ce n'est de se reconnaître, au moins de se retrouver dans cet adolescent qui se livre dans les pages des *Boîtes en carton*. Dans les mots de son auteur lui-même, *Les Boîtes en carton* est «un cas individuel, et qui, s'il est bien écrit, devient un cas universel et exemplaire». Cette pincée de nouveauté assaisonnant les thèmes universels que sont la douceur et la douleur du premier amour et la naissance du désir est ce qui a fait de ce roman un véritable classique de la littérature contemporaine en Flandre. On ne peut que lui souhaiter le même sort dans le monde francophone. I

> Tom Lanoye, *Les Boîtes en carton*, trad. du néerlandais par Alain van Crugten, Ed. La Différence, 395 p